

**SOUFFRANCE ET DISCOURS PASSIONNEL DANS LA NOUVELLE LA  
DAMNÉE DE WILLIAM ARISTIDE NASSIDIA COMBARY**

**Kokoro Hénoc LANKOANDÉ**  
Université Joseph Ki-Zerbo, Burkina Faso  
[enolank5@gmail.com](mailto:enolank5@gmail.com)

**Résumé :** Le présent article met au centre de son analyse la question de la souffrance qui s'incruste dans la conscience collective par son intensité et ses modes d'expression. Elle prend ses sources dans la misère chronique et les situations devant lesquelles l'homme s'avère impuissant. L'objet de cette étude est de voir comment la souffrance s'articule dans la nouvelle *La Damnée* par l'intermédiaire du sujet Niépou. Au regard de l'analyse, il ressort que la souffrance de Niépou est multidimensionnelle. Rejetée avant la naissance, elle perdit sa mère et sa grand-mère dès son jeune âge. Dès lors, elle sera victime de plusieurs catégories de souffrance : la pauvreté, le manque d'asile et d'emploi quand elle se rendit en ville, le viol et finalement la prostitution. Ainsi, nous verrons comment la souffrance ébranle la petite Niépou, dans ses états d'âme, à travers les événements dramatiques qui s'abattirent sur elle.

**Mots clés :** Sujet – passion – tension – souffrance – schéma passionnel.

**SUFFERING AND PASSIONATE DISCOURSE IN THE SHORT STORY LA  
DAMNÉE BY WILLIAM ARISTIDE NASSIDIA COMBARY**

**Abstract :** This article focuses on the question of suffering, which is embedded in the collective consciousness through its intensity and modes of expression. It has its roots in chronic misery and situations in which man proves powerless. The purpose of this study is to see how suffering is articulated in the short story *La Damnée* through the subject Niépou. In the light of the analysis, it appears that Niepou's suffering is multidimensional. Rejected before birth, she lost her mother and grandmother at a young age. From then on, she was the victim of several categories of suffering : poverty, lack of asylum and employment when she went to the city, rape and finally prostitution. Thus, we will see how suffering shakes little Niépou, in her moods, through the dramatic events that fell on her.

**Keywords :** Subject – passion – tension – suffering – passionate scheme.

**Introduction**

La souffrance est un thème d'actualité de nos jours. Dans les médias, la littérature, la peinture, etc., la souffrance y figure et agit en intensité, dans la vie de ceux qui en sont victimes. La souffrance est alors amplement exprimée, de part et d'autre, empêchant l'épanouissement des concernés. La nouvelle portant le titre *La Damnée* relate la souffrance de Niépou dans des conditions austères, mettant en branle

sa vie passionnelle. Il sera donc question pour nous d'appliquer à cette étude la sémiotique discursive et la sémiotique des passions. Ceci nous amène à nous pencher sur la problématique suivante : Quels sont les enjeux de la souffrance se trouvant au centre de l'œuvre et agissant intensément dans la vie passionnelle du sujet Niépou ? En guise d'hypothèse, la souffrance constitue la pièce maîtresse de l'œuvre et agit en intensité dans le parcours passionnel du sujet Niépou. Nous comptons donc, dans cette analyse, faire la mise en discours de la souffrance, par le biais des figures discursives ainsi que le discours passionnel ancré dans la vie affective de Niépou et modifiant son existence, de fond en comble.

## **1. Cadre théorique et conceptuel**

Le cadre théorique et conceptuel va concerner le nœud de l'approche théorique de l'article. Il aura pour tâche de nous éclairer pour la compréhension et l'analyse du sujet d'étude.

### **1.1. Cadre théorique**

Le cadre théorique de notre travail fait appel à la théorie de la sémiotique du discours et la sémiotique des passions mises en place par Algirdas-Julien Greimas. Nous ferons donc usage de cette théorie pour décrypter la souffrance au sein de la nouvelle qui a noué une relation très compacte avec les états d'âme du sujet.

### **1.2. Cadre conceptuel**

Le cadre conceptuel nous permettra de comprendre certains points avant l'analyse de notre sujet de recherche. Ainsi, nous avons opté de porter notre choix sur la souffrance physique et morale.

#### **1.2.1. La souffrance physique**

La souffrance physique est un élément fréquent depuis belle lurette. Elle est beaucoup ressentie sur le corps et peut laisser des séquelles sur l'âme et (ou) sur l'esprit. Le corps, siège de l'expérience sensible, est alors troublé, mis en branle. Autrefois, les stoïciens recommandaient à ceux qui étaient victimes ou en face de la souffrance (physique surtout) de recourir à une dimension rationnelle pour mieux la supporter. Pour Jean-François Thomas (1988, p. 14), « si la souffrance physique n'est plus supportable, elle quitte le domaine de la douleur pour entrer dans celui du malheur ». Par conséquent, les stoïciens encourageaient la suppression de la source de la souffrance, y compris l'intéressé lui-même, d'où l'idée de suicide. De nos jours, l'euthanasie est (souvent) pratiquée dans le but de raccourcir les souffrances atroces prolongées de certains patients. Ceci pour noter l'intensité de la souffrance vécue par le sujet en transe. La souffrance physique peut faire appel à la douleur (excessive), la suffocation, les nausées, les vertiges, les tremblements, etc. Ainsi, « la multiplication des signes, et la complexité du réseau des liens, conduisent à l'accroissement de la

douleur physique, de la symbolique, à la précipitation de l'écoulement et de l'enchaînement des moments, toutes caractéristiques du malheur » (J.-F. Thomas, 1988, p. 9). En clair, la souffrance s'articule suivant des conditions périlleuses et a pour objet et sujet le corps du sujet. En effet,

L'illusion touchant le corps propre entraîne l'apparence du mouvement dans l'objet. Les mouvements du corps propre sont naturellement investis d'une certaine signification perceptive, ils forment avec les phénomènes extérieurs un système si bien lié que la perception extérieure "tient compte" du déplacement des organes perceptifs, trouve en eux sinon *l'explication expresse*, du moins le *motif* des changements intervenus dans le spectacle et peut ainsi les comprendre aussitôt (Merleau-Ponty, 1945, p. 80).

La souffrance physique, sous ce rapport, est donc dangereuse, car susceptible de conduire le sujet dans une situation d'impasse. Le corps étant la cible privilégiée de la souffrance physique, se (re)trouve dans une posture de réceptacle des stigmates qui y sont affilées. Le danger de la souffrance physique est qu'elle peut conduire à la mort, lorsqu'elle est exercée à l'extrême sur un sujet, comme dans le cas des violences physiques (coups et blessures à base d'objets : gourdins, couteaux, pierres, etc.). Ce qui n'est pas le cas de la souffrance morale qui s'intéresse majoritairement à l'aspect psychique et moral de celui qui en est tributaire.

### 1.2.2. *La souffrance morale*

La souffrance morale est une sous-catégorie de la souffrance proprement dite. Elle est la moins connue, mais tout de même importante, car absorbant tout l'être du sujet. En effet, le sujet est plongé dans une phase de préoccupations intenses, relevant de la métaphysique. Ceci a lieu quand un être (humain) est face à une situation quasi irréversible et imparable. C'est le cas de la perte d'un être cher, de l'incapacité à assister quelqu'un à qui l'on tient tant et qui pourtant se trouve dans une posture impérieuse. De ce fait, quand un individu est affecté moralement, c'est l'être tout entier qui est dans la souffrance (y compris le corps) et peut même conduire à la dépression. Dès lors, la souffrance morale peut mener à des angoisses profondes qui détériorent la personnalité, comme le soutient Jean-François Thomas (1988, p. 15) : « L'angoisse de la souffrance se transforme alors en angoisse du malheur absolu où le temps et l'espace détruisent la personnalité ». Pour ainsi dire que la souffrance, qu'elle soit physique ou morale, reste préoccupante pour l'homme qui désire ardemment vivre dans la quiétude et le bonheur.

## 2. Cadre méthodologique

Nous comptons relever les configurations discursives et passionnelles liées à la souffrance contenue dans l'œuvre et ainsi procéder à leur analyse. Ceci nous permettra de réaliser la signification qu'elles véhiculent dans la nouvelle.

### 3. Discours et figures de souffrance dans la nouvelle

La souffrance est suffisamment explicite dans la nouvelle. Pour Lecours (2016, p. 237), la souffrance est « un état émotionnel désagréable excessivement intense ou prolongé. Cette définition fait équivaloir la souffrance à l'expérience d'une sorte d'excès d'émotion dite négative, ce qui a pour avantage de la différencier de l'expérience d'une émotion négative proprement dite, qui peut être désagréable (...) ». La souffrance est le propre des pauvres. Être pauvre, c'est manquer ou perdre quelque chose d'important, d'essentiel à sa vie et à son épanouissement. Souffrir équivaut donc à être disjoint aux objets de valeur hautement recherchés dans la société : la santé, l'argent, la protection, l'espoir, le bonheur... Sous ce rapport, elle est le partage de tous les êtres humains, puisque chacun, au cours de sa vie, éprouve, au moins momentanément, l'un de ces éléments causant la souffrance. Pour Lecours (2016, p. 235), la souffrance « occupe le centre de notre expérience à certains moments de notre vie ». La souffrance entretient donc un lien important avec l'expérience sensible, notamment la dimension affective du sujet passionné.

Dans l'œuvre *La Damnée*, nous pouvons déterminer deux variantes de la souffrance vécue par le sujet Niépou : la souffrance liée à la pauvreté chronique et la souffrance psychologique (ou morale) due à la perte de ses proches parents. Pour le premier volet, à savoir la souffrance occasionnée par l'indigence, elle garde toute son importance dans ce monde capitaliste, drainant quotidiennement son lot d'individualisme et d'égoïsme, n'apportant aucune assistance au pauvre. C'est pourquoi en ville, Niépou n'a guère bénéficié d'une oreille attentive quant à sa demande d'asile et d'emploi. Elle était donc en face de cette catégorie de souffrance qui l'a bouleversée, intégralement. Ce n'était nullement une surprise, car « l'idée d'une souffrance liée aux difficultés de l'existence n'est pas nouvelle » (Clément, 2003, p. 14). De plus, « la souffrance d'origine sociale est un thème très présent dans la littérature » (Ibid.). Les personnes qui avaient la volonté de secourir Niépou vivaient dans un état de précarité absolue, avant de s'en aller, dans la souffrance : « Sa mère mourut de chagrin et de misère (...). Sa grand-mère adoptive (...) tirait le diable par la queue (...), mais ne vécut pas au-delà de l'adolescence de l'enfant » (Combary 2009, p. 9).

Le manque (de moyens matériels et financiers) contribuera à installer en Niépou un état affectif peu commode : « La stigmatisation de la pauvreté dans une société dominée par la valeur-argent et l'idéologie de la carrière entraîne un sentiment de honte : honte de ne pas être comme les autres, d'être exclu de la société de consommation, de loisirs, honte d'un échec professionnel » (Clément, 2003, p. 15). Ainsi, « lorsqu'un jeune être se voit refuser la satisfaction de ses besoins primaires, il est insécurisé. Si, malgré ses cris et ses pleurs, le petit d'homme ne reçoit aucune aide,

il deviendra la proie de souffrances et d'angoisses croissantes auxquelles il restera livré sans défense » (Stettbacher, 1991, p. 21). En outre, « si cette situation se prolonge, il doit devenir indifférent et insensible » (Ibid.). Par-dessus tout, « comme son entourage ne répond pas, ou guère, à ses appels, comme il n'obtient aucun soutien, sa confiance dans ses capacités relationnelles s'effondrera rapidement, et pour finir il sera perturbé. La non-satisfaction des besoins entraîne des troubles de la capacité relationnelle » (Ibid.). En un mot, « l'approche économique développée par les populations pauvres a pour conséquence les situations de conjonctures économiques et sociales où l'individu est incapable (...) de trouver un emploi, (...) de disposer d'un revenu conséquent et régulier, (...) d'accéder au circuit monétaire et financier » (Béré, 2003, p. 17) et « (...) de faire financièrement face à tous les besoins (dont notamment l'alimentation, les soins de santé et les frais d'éducation, le vêtement et le logement) tant individuels que collectifs dans le cadre du ménage et de la famille » (Ibid.).

L'autre aspect de la souffrance présente dans la nouvelle est la souffrance psychologique. Pour Lecours (2016, p. 235), « la souffrance psychologique est une expression de la vie émotionnelle de l'individu ». Cette sorte de souffrance débouche à ce qu'il est convenu d'appeler maladie de l'âme, définie comme suit par Stettbacher (1991, p. 21) : « Ma définition de la "maladie de l'âme" implique l'affirmation que cette maladie est un trouble relationnel provoqué par des individus souffrant de troubles relationnels ». Cette souffrance dans l'œuvre a vu le jour quand le père de Niépou a marqué un refus catégorique de la reconnaître comme sa fille, suivi de la mort soudaine de sa mère, celle-là même qui était habilitée à combler le vide occasionné par l'absence du géniteur. Cette souffrance (psychologique) est digne d'intérêt puisque la souffrance due aux moyens financiers peut trouver tôt ou tard des réponses plus ou moins certaines et appropriées. Par contre, on ne saurait aller à la recherche d'une mère, disparue, partie (à jamais) pour l'au-delà... Cela occasionne alors un choc psychologique, plongeant le sujet dans des souffrances insolubles. Un enfant n'ayant jamais connu son père et qui perdit aussi sa mère, laquelle jouait cumulativement les deux rôles, dans son éducation, ne peut qu'éprouver des regrets approfondis, de l'amertume et une tristesse continuelle... quand on sait que les deux sont les seuls susceptibles d'apporter l'amour congénital au « petit d'homme ». Tout le reste de la vie de Niépou ressemblait à un deuil, constituant le centre de ses douleurs psychiques provenant de la disparition de ceux qui lui étaient chers. Les personnes ressources que Niépou a perdues dans sa vie étaient trop importantes pour passer d'une manière légère dans son esprit. Leur absence avait plutôt causé en elle une hémorragie d'ordre psychologique, (quasi) incurable.

En clair, nous pouvons dire que la souffrance liée à l'aspect somatique du corps et à l'expérience sensible entretient une interdépendance d'avec l'aspect psychique du sujet passionné. Niépou, ayant traversé des situations troubles, fut donc affectée dans son corps et dans son âme : « La souffrance fait partie de ces domaines d'expérience où il est trompeur de se représenter séparément le vécu corporel et le vécu psychique,

quel que soit celui que la personne met en avant dans sa plainte et sa demande d'aide » (Gilloots, 2006, p. 23).

Pour finir, Niépou, au vu des difficultés immenses et intenses qui furent son partage, se trouva par la force des choses à porter des blessures psychologiques, constituant pour elle une maladie dans son âme selon Steebacher (1991, p. 25). : « Qu'est-ce qu'être "malade dans son âme" ? Un organisme blessé dans son intégrité primaire, un être humain perturbé dans son harmonie originelle parce qu'il a été traumatisé ; sa capacité de prise de conscience se trouve diminuée, et il est lésé dans ses fonctions ». Dès lors, Niépou, menait une vie souffreteuse, à l'instar de ceux touchés par des pathologies mentales :

On entend par pathologie mentale l'ensemble des troubles qui altèrent la vie émotionnelle, les cognitions et croyances du sujet, et qui ont des répercussions négatives sur sa vie relationnelle, ses relations à la réalité externe, à son image de lui-même et aux autres ainsi que sur ses apprentissages et le développement de sa personnalité (ROMANO M. C. et BRAVARD C. 2006, p. 29).

Pour mettre le comble à ses souffrances, Niépou fut victime d'un viol : là, nous avons l'expression d'une souffrance psychologique et physique. La douleur qu'elle éprouvait en cet instant était très (sinon trop) intense :

Elle sentit une déchirure dans ses entrailles et eut l'impression qu'on lui déversait une fournaise ardente dans une plaie béante de son corps. (...) Elle s'évanouit. (...) Son sang, d'un rouge vif, coulait sur ses cuisses. Elle avait voulu pleurer mais la source de ses larmes avait tari. (...) À peine avait-elle fait une vingtaine de pas qu'elle s'affalait de tout son poids. Subitement prise de fièvre, elle tremblotait (Combarry, 2009, p. 11).

Ce que venait de vivre et d'éprouver Niépou, dans son corps, était prévisible. En effet, la douleur et l'angoisse ont atteint un point culminant. Dès lors, « lorsque l'angoisse devient à son tour insupportable, elle s'épanche dans la tristesse et les larmes, le langage des larmes étant le plus pur et le plus universel, même lorsque celles-ci ne sont pas versées » (J.-F. Thomas, 1988, pp. 16, 17). De ce fait, le discours de la souffrance venait de s'éclorre dans la vie de Niépou ; un discours qui se voulait très serein et délicat. Dans les lignes qui suivent, nous explorerons les figures discursives de la souffrance dans la nouvelle, à travers les figures actérielles et les figures spatiales.

### 3.1. *Les figures actérielles*

Les personnages (ou sujets sensibles) intervenant au sein de l'œuvre sont en petit nombre. Nous avons le sujet Niépou, une jeune fille innocente qui a vu le jour au sein de la souffrance et dans la misère chronique. Niépou possédait une famille, comme les autres enfants de son âge. Cependant, cette famille était unique en son genre : son père la rejeta avant même qu'elle ne vînt au monde : « Niépou n'a jamais connu son père

qui l'a reniée avant sa naissance » (Combary 2009, p. 9). Sa mère aurait souhaité porter secours et assistance à sa fille, mais se trouvant, malheureusement dans une situation d'incapacité financière. Cet état d'indigence fut même la cause de sa mort. La grand-mère, voulant atténuer la souffrance de Niépou, afin de marquer sa sympathie à l'égard de sa petite fille, juste après la mort de sa mère, l'accueillit, mais de courte durée. Tout l'entourage de Niépou vivait donc dans la souffrance. C'est d'ailleurs de là qu'est partie le reste de la souffrance, pour plus tard s'enraciner dans les autres paramètres de sa vie. Au sein de l'œuvre, nous avons aussi la présence de deux gaillards qui ont violé la petite Niépou, sans nullement se reprocher de rien. Maman Pounni, elle, proxénète, se chargera de conduire Niépou dans le monde de la prostitution, activant en elle une autre variante de la souffrance.

### 3.2. *Les figures spatiales*

Dans l'œuvre, les figures spatiales se divisent nettement en deux parties, à savoir le village et la ville, qui, loin de s'opposer, constituent l'élément central de la narration des œuvres africaines comme l'indique Jean-Claude Bationo (2007, p. 248) : « Ainsi l'opposition ville/village forme-t-elle la structure narrative des romans africains ».

L'espace tensif du village, pour la jeune fille, ne fut pas bénéfique. C'est là qu'elle perdit celle qui la mit au monde de même que sa grand-mère. Auparavant, son père l'avait déjà reniée, bien avant sa naissance. N'ayant plus personne qui prenne sa vie à cœur, pour la soutenir et l'approvisionner, elle décida alors de se rendre en ville, à la recherche d'un mieux-être : « Niépou, seule, face à son destin, quitta son village pour la ville » (Combary 2009, p. 9). Ce n'était pas pour la première fois que le village s'illustre négativement, de la sorte. Jean-Claude Bationo (2007, p. 250) a estimé que « pour Kambara, il n'y avait plus d'autres remèdes que de quitter le village. Celui-ci était devenu un danger qu'il fallait absolument fuir ». Ainsi, le village était un cadre suffisamment toxique à la vie de Niépou : « Le village, parce qu'il prête trop attention aux gens, tue » (Combary 2009, p. 9). La souffrance avait suffisamment hanté la vie de Niépou, au village, la poussant à agir, afin d'éviter une autre situation de cette nature :

La souffrance sert essentiellement de signal à l'organisme l'incitant à éviter une situation nuisible. Il s'agit d'un signal incarné, irrésistible, puisque l'organisme ne peut survivre s'il ne traite l'information que d'un point de vue strictement cognitif. En effet, le danger à l'intégrité de l'organisme ne peut demeurer que théorique, le corps doit être poussé à agir. Autrement dit, la nécessité d'un signal incarné explique pourquoi la souffrance fait mal (Lecours, 2016, p. 236)

Cette attitude de Niépou qui l'incitait à quitter le village pour la ville, dans le but de retrouver un cadre plus humain et propice à sa vie se trouve dans le fait que la souffrance n'est guère une valeur dans notre monde actuel, contrairement à la théorie

chrétienne qui la considère comme un tremplin vers la félicité céleste. Pour Clément (2003, p. 14), « dans notre société actuelle, la souffrance n'est pas considérée comme une valeur. Elle apparaît au contraire comme intolérable et implique la nécessité de réagir ».

L'autre aspect des figures spatiales est la ville. Dans beaucoup d'œuvres littéraires africaines, la ville s'y trouve et faisant référence, d'une manière ou d'une autre à la colonisation ou encore aux indépendances des pays du continent noir. C'est ce qu'a signifié Jean-Claude Bationo (2007, p. 248) quand il affirme que « la peinture de la zone urbaine dans la littérature africaine d'expression française est liée à la fois au contexte de la colonisation et des indépendances des pays africains ». Il poursuit en disant que « les écrivains africains francophones de la première et de la seconde génération ont toujours choisi la ville comme lieu de narration où, d'une part, les valeurs culturelles du village meurent (...) » (Ibid.).

Niépou se rendit donc en ville. Cependant, ce qu'elle ignorait, c'est que « la ville, elle, tue parce qu'elle est indifférente vis-à-vis des gens » (Combarry 2009, p. 9). En ville, elle espérait obtenir un lieu pour passer la nuit et un emploi, même de servante, mais sans succès. Sa démarche se justifiait par l'assertion de Voltaire qui a reconnu que « le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin ». Niépou n'a donc rien acquis en ville. Ce fut plutôt dans ce milieu qu'elle fera l'amère expérience d'un viol monstrueux. C'est également la ville, par l'entremise de Maman Pounni, proxénète, qui obligea Niépou à s'inscrire dans le domaine de la prostitution. La ville constitue donc, dans la majorité des cas, le cadre privilégié de la déchéance morale, comme le soutient Jean-Claude Bationo (2007, p. 249) pour qui « la ville ne semble pas être un lieu de succès, mais plutôt de perte et de perversion. Le vol, la délinquance, la prostitution, le loisir, etc. sont des maux (...) dépeints dans le roman, qui semblent être des portes de sortie pour les jeunes ».

Ainsi dit, le discours de la souffrance dans l'œuvre est sans équivoque. Ce discours, axé sur les figures discursives de la nouvelle, ne laisse personne indifférent. Dans les lignes qui suivent, nous tâcherons de faire le discours passionnel du sujet Niépou, occasionné par la modulation de la souffrance en elle.

#### **4. Discours passionnel dans l'œuvre**

Le discours passionnel dans la nouvelle *La Damnée* va concerner l'aspect passionnel qui prend en compte l'ensemble des affects habitant les sujets sensibles en présence dans l'œuvre. Pour ce faire, nous accorderons un regard particulier à la passion du désespoir du sujet Niépou dans l'œuvre et nous verrons comment cette passion s'enracine sensiblement et intensément dans la vie du sujet tendu pour bouleverser sa vie. De ce fait, nous tâcherons de mettre en avant la syntaxe passionnelle présente dans l'œuvre, par le biais des tensions affectives de Niépou, qui a éprouvé des souffrances vives. Pour y parvenir, nous convoquons le schéma tendu et le schéma passionnel.

#### 4.1. *La tension dans l'œuvre*

La tension présente dans la nouvelle est celle émanant de la sémiotique tensive. Cette sémiotique s'évertue à donner du sens aux tensions affectives des sujets sensibles. Dans cette nouvelle, *La Damnée*, nous nous évertuerons à faire ressortir les éléments de sens passionnels constituant le nœud du parcours pathémique du sujet Niépou. Niépou naquit dans une famille aux conditions peu enviables, favorisant l'expansion de la souffrance. Dès lors, elle deviendra un sujet passionnel, au milieu des circonstances sociales périlleuses. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle effectua un périple, du village vers la ville. En ville, Niépou pensait avoir ce qu'elle désirait le plus ardemment : l'asile, la protection, le secours, la richesse... Contre toute attente, l'auteur a tenu à le préciser, pour lever toute équivoque : « C'est dans le guêpier de l'individualisme et la toile tissée de l'indifférence que Niépou entra. C'est dans la ville qu'elle entra nue de toute protection et sans asile » (Combarry 2009, p. 9).

Le manque (de capitaux) avait atteint un niveau très important dans la vie de Niépou, si bien qu'elle était déstabilisée, perdue dans ses rapports avec le monde extérieur. Elle n'avait plus, visiblement, sa place dans le monde dans lequel elle vivait, puisque personne ne s'intéressait à sa personne, en tant qu'être doué de raison et de conscience. Elle était plutôt une charge, dans cette société de consommation où elle avait du mal à se retrouver :

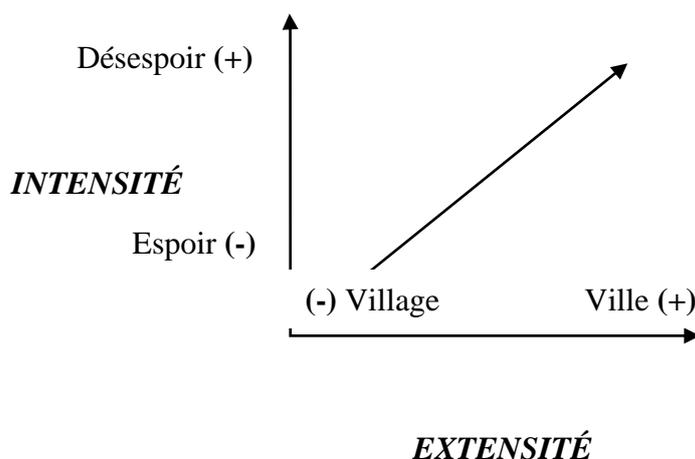
Le processus social de la pauvreté agit en terme de déstabilisateur, remettant en cause l'équilibre psychique. La pauvreté est un facteur déstabilisant dans la mesure où elle place les personnes en décalage par rapport à la société. L'individu est exclu du monde du travail, de la société de consommation. Cette exclusion économique le conduit à une perte de sociabilité en même temps que ses relations avec sa famille se dégradent (Clément 2003, p. 15).

Dans cette nouvelle, les valeurs des tensions affectives s'étendent et le sujet Niépou en sera grandement ébranlée. Au village, l'espoir était le partage de la petite Niépou, du vivant de sa mère et grand-mère. Cet espoir est commun à l'ensemble de tous les enfants du monde qui voient en leurs parents la source de leur bien-être et de leur bonheur. Cependant, Niépou perdit sa mère et plus tard l'unique aïeule qui lui restait. Son espoir subit alors un coup. Son espoir prenait alors peu à peu la forme d'un désespoir qui s'abattait sur elle, contre son gré. C'est ce qui l'amena à prendre la direction de la ville, dans le but de maintenir un fragment d'espoir. Ainsi, en ville, elle n'obtint pas gain de cause et le désespoir pesait de plus en plus sur elle, menaçant de s'écrouler entièrement et fatalement. Son espoir d'avoir un petit « job » n'a jamais vu le jour ; son espoir d'avoir une famille d'accueil, même pour passer la nuit ne fut jamais réalisé. La ville était donc l'expression du désespoir le plus sombre qui se lisait en elle :

c'est en ville qu'elle fut violée, cruellement, et plus tard introduite dans le milieu des filles de joie. Dès lors, la vie passionnelle de Niépou était caractérisée par des tensions affectives dysphoriques, intenses, communément appelées "émotions négatives" :

Les émotions dites négatives (ou affects dans son modèle) sont accompagnées d'une impression subjective désagréable d'intensité plus ou moins grande. Il utilise le terme de « toxicité » pour rendre compte de la force de la motivation à éviter les situations défavorables. Dans son modèle théorique par exemple, la peur comporte le plus grand niveau de « toxicité » parmi les émotions primaires puisque la survie de l'individu dépend de son efficacité à se soustraire de situations impliquant la présence d'un danger menaçant son intégrité (Lecours, 2016, p. 236).

Les tensions affectives caractérisant la vie passionnelle de Niépou seront alors inscrites sur le schéma tensif. Les valeurs des tensions vont s'augmenter de part et d'autre, en intensité et en extensité et simultanément. Ces valeurs donneront naissance à un schéma tensif d'amplification, par l'intermédiaire de la corrélation directe dont Louis Hébert (2020, p. 500) apporte des précisions : « La corrélation est dite converse ou directe si, d'une part, l'augmentation de l'une des deux valences s'accompagne de l'augmentation de l'autre et, d'autre part, la diminution de l'une entraîne la diminution de l'autre. Elle est alors de type "plus... plus..." ou "moins... moins..." ». De ce fait, le schéma de l'amplification fait appel à « une tension affective et cognitive » (Hébert 2020, p. 504) pour que la passion soit traduisible en intensité (haute) et en extensité (terminative). C'est ce qui donnera, comme dit précédemment, un schéma tensif dont les valeurs sont amplifiantes.



***Figure :*** Schéma amplifiant de Niépou

#### 4.2. *Le schéma passionnel dans l'œuvre*

Afin de permettre une compréhension intégrale de l'œuvre, nous ferons l'analyse sémiotique des passions qui y figurent par le biais du schéma passionnel afin de comprendre les dispositions affectives qui modulent la vie de Niépou, comme caractéristiques discursives et passionnelles de la souffrance qui la hantent.

##### ➤ **L'éveil affectif**

La vie affective de Niépou voit le jour d'une manière tonitruante. De ce fait, « Niépou n'a jamais connu son père qui l'a reniée avant sa naissance. Sa mère mourut de chagrin et de misère dès le jeune âge de la fillette. Sa grand-mère adoptive, qui tirait le diable par la queue, l'accueillit par charité, mais ne vécut pas au-delà de l'adolescence de l'enfant » (Combarry, 2009, p. 9).

Le discours passionnel du sujet Niépou était alors de nature à la perturber, par l'intermédiaire des situations sociales qui s'abattirent sur elle. Ceci n'est guère une surprise car les séparations et troubles conjugaux affectent (toujours) les enfants, comme ce fut le cas de Niépou. C'est ce qui contribua à la mettre en éveil, sous l'angle passionnel, pour qu'elle nourrisse l'idée d'un périple hors de sa zone de naissance. Dès ce moment, l'œuvre fait cas d'une énonciation en corrélation avec la masse thymique, d'ordre dysphorique, montrant clairement le début d'une vie affective à l'intensité forte.

##### ➤ **La disposition**

Tout ce que Niépou avait vécu jusque-là la prédisposait à vivre des passions plus ou moins intenses. Quand on perd un être cher, en l'occurrence une mère et quand on n'a jamais connu son géniteur, et que l'on mène une vie pleine de misère, et que la seule grand-mère qui avait la volonté de la secourir venait d'être retranchée, on ne peut que désespérer de la vie. C'étaient donc autant d'éléments constituant le socle de la mise en place d'une passion très intense.

Niépou aurait souhaité avoir les mêmes privilèges que les autres enfants de son âge, à savoir la protection et l'asile. En ville, personne ne lui avait accordé la moindre parcelle d'humanisme ou de générosité. Ce qui l'amena à se retrouver dans un jardin pour y passer la nuit, en compagnie d'autres enfants, qui, comme elle, étaient sans abris. Sa vie passionnelle était donc guidée par la modalisation du *ne pas vouloir-être* une fille abandonnée, laissée à elle-même, à la merci des dérives socio-juvéniles et sans éducation. Elle était aussi modalisée par le *ne pas pouvoir ne pas être* une enfant protégée, aimée de ses parents et de la société et manquant l'essentiel pour sa vie et son épanouissement. C'est ce qui l'amena de facto à utiliser son *devoir-être* pour se retrouver en ville, pour chercher d'autres méthodes de survie.

##### ➤ **Le pivot passionnel**

Niépou se retrouva alors en ville, « nue de toute protection et sans asile ». C'est là qu'elle fera d'amères expériences passionnelles. En effet, en ville, elle fut victime d'un viol qui la plongea davantage dans l'univers des passions les plus aigües. La pathémisation de sa vie affective prenait sa source dans son statut de jeune fille aux conditions lamentables et peu enviables. L'état pathémique de Niépou était préoccupante, à telle enseigne que l'auteur posa des interrogations rhétoriques, à deux reprises : « Pourquoi diable était-ce sur elle que tout ceci s'effondrait ? » (Combary, 2009, p. 14) ; « Pourquoi diable était-ce elle qui devait subir tous les maux de la société ? (Combary, 2009, p. 11) ». En clair, toutes ses souffrances avaient pour cause son statut de femme : « Elle avait eu le malheur de naître femme, c'est pour cela qu'elle souffrait. Serait-elle née homme qu'elle ne serait sûrement pas avilie à ce point » (Combary, 2009, p. 14). Niépou transportait donc tous ces fardeaux sociaux qui la hantaient en filigrane.

### ➤ L'émotion

Le séjour de Niépou en ville ne fut pas du tout rentable pour elle. En rappel, ce fut là qu'elle a été violée. C'était donc une scène de souffrance qui vit le jour : « Elle sentit une déchirure dans ses entrailles et eut l'impression qu'on lui déversait une fournaine ardente dans une plaie béante de son corps » (Combary, 2009, p. 11). C'est ce dont il s'agit puisque « la répétition des signes douloureux entraînera l'être par ailleurs, non seulement dans une douleur plus grande, mais aussi vers le malheur à l'état pur » (J.-F. Thomas, 1988, p. 9). La douleur qu'elle ressentait était vive et elle voulut crier, « mais sa bouche était bâillonnée par la main de son agresseur ; elle s'évanouit » (Ibid.). Les codes somatiques se firent donc perceptibles, par les manifestations de son corps :

Elle s'était redressée pour déplorer sa nudité. Son sang, d'un rouge vif, coulait sur ses cuisses. Elle avait voulu pleurer mais la source de ses larmes avait tari. Elle nettoya le sang avec des feuilles d'arbustes et se rhabilla. (...) À peine avait-elle fait une vingtaine de pas qu'elle s'affalait de tout son poids. Subitement prise de fièvre, elle tremblotait. (...) Elle avait eu à peine le temps de cauchemarder les yeux ouverts qu'elle s'endormit, meurtrie par la douleur (Ibid.).

### ➤ La moralisation

L'émotion causée par le viol avait installé Niépou dans un état d'insécurité plus ou moins permanent. C'est cette insécurité continuelle qui l'avait obligée à considérer Maman Pounni comme une personne de confiance, avant plus tard de s'immiscer dans l'univers de la prostitution. Là, elle y demeurera jusqu'à la fin du récit, après avoir essayé plusieurs métiers...

La transformation passionnelle qui procède de la vie affective de Niépou est alors qualitative. Cette évaluation, émanant de la moralisation du parcours passionnel de Niépou, plonge le sujet dans une situation complexe où elle fait elle-même le jugement de son parcours, au comble du désespoir : « Je dus, en grandissant, poursuivre mon

métier après avoir essayé bien d'autres. (...) C'est ainsi que je me retrouve là, les cuisses écartées, prête à subir tes caprices. (...) Et vous les hommes, je ne sais quel plaisir vous avez à nous maltraiter » (Combarry 2009, p. 14).

Niépou était donc dans l'impasse, et demeurait dans ce métier socialement réprouvé, contre sa volonté, afin de gagner sa pitance quotidienne : « Tout cet argent me dégoûte, mais je dois en vivre... » (Combarry 2009, p. 15). Sa vie passionnelle s'inscrivait alors dans l'aphorie, montrant et démontrant son embarras à exercer ce métier qui ne relevait pas de son choix, et dans le même temps la mettait à l'abri des besoins pécuniers.

## Conclusion

En somme, nous pouvons dire que l'œuvre *La Damnée* met au centre de son récit la question de la souffrance de Niépou, liée au manque de capitaux et à la perte de ceux qui lui étaient chers. Il a donc été question pour nous de relever ces catégories de souffrance dans l'œuvre et de les analyser, suivant la théorie de la sémiotique du discours et la sémiotique des passions de Algirdas-Julien Greimas. Ainsi, nous avons pu déterminer les figures discursives de la souffrance dans l'œuvre, à savoir les figures actuelles et les figures spatiales favorisant la réalisation et la manifestation de la souffrance. De plus, nous avons fait cas du discours passionnel qui a concerné les tensions affectives du sujet Niépou. Ce discours nous a permis de nous rendre compte de ses vibrations passionnelles amplifiantes dues à l'intensité et à l'étendue de la souffrance qu'elle vivait, au sein du désespoir. Le schéma passionnel canonique, en dernier ressort, a été nécessaire pour le découpage affectif du parcours passionnel du sujet Niépou. Ceci dans l'optique de relever les ondulations passionnelles mises en place par les événements extéroceptifs (et même intéroceptifs) qui bouleversèrent sa vie et son existence, contre son gré.

## Références bibliographiques

- BATIONO Jean-Claude, 2007, « La ville, objet de civilisation et de littérature en cours de français langue étrangère », Questions de communication, Presses universitaires de Lorraine.
- BÉRÉ A. Christian, 2003, Évaluation participative de la pauvreté. Processus systématique de consultation, Ministère de l'Économie et du Développement, Ouagadougou, Institut National de la Statistique et de la Démographie.
- BERTRAND Denis, 2000, Précis de sémiotique littéraire, Paris, Nathan.
- DEROND Charles, 2016, Éthique et pauvreté dans les sociétés de tradition chrétienne, Thèse de doctorat, sous la direction de HEYER René et CELIMENE Fred, Université de Strasbourg.

- CLÉMENT Johanna, 2003, *La prise en charge de la souffrance psychique des personnes en situation de précarité*, Mémoire de l'École Nationale de la Santé Publique, Rennes.
- FONTANILLE Jacques et ZILBERBERG Claude, 1998, *Tension et Signification*, Sprimont-Belgique, Mardaga.
- GILLOOTS Emmanuelle, 2006/1, « Souffrance et douleur », numéro 30, Cairn.info, pp 23-32.
- GREIMAS Algirdas-Julien, 1983, *Du sens II, Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- GREIMAS Algirdas-Julien et FONTANILLE Jacques, 1991, *Sémiotique des passions : Des états de choses aux états d'âmes*, Paris, Seuil.
- HÉBERT Louis, 2020, *Cours de sémiotique. Pour une sémiotique applicable*, Paris, Classiques Garnier.
- LECOURS Serge, 2016, « Niveaux de mentalisation de la souffrance en clinique : agonie, détresse et tristesse adaptative », Volume 37, numéro 3, *Revue québécoise de psychologie*, Université de Montréal.
- STETTbacher J. Konrad, 1991, *Pourquoi la souffrance ? La rencontre salvatrice avec sa propre histoire*, Paris, Aubier.
- THOMAS Jean-François, 1988, *Simone Weil et Edith Stein. Malheur et souffrance*, Paris, Presses de l'imprimerie orientaliste.